

# La Sentinelle de Thibodaux.

JOURNAL DU 9<sup>ME</sup> DISTRICT SENATORIAL.

JOURNAL OFFICIEL DE LA VILLE DE THIBODAUX ET DE LA VRAIE DEMOCRATIE DE LAFOURCHE.

VOL. 28

THIBODAUX, LNE, SAMEDI, 17 JUIN 1893.

No. 46

6 FEUILLETON

## REGINE.

PAR ERNES CAPELLE

XV

PREMIERE RENCONTRE.

—Suite—

La duchesse et son beau-frère avaient quitté Bâle, le jour même où le délire avait cessé avec le danger. Toutes mes recherches aboutirent à savoir qu'ils avaient repris la route de France.

XVI

LA LETTRE.

Lorsque je fus en état de m'occuper de mes affaires, on me remit une lettre de Tony. Il m'écrivait que son appareil serait bientôt terminé et que je prenne patience.

Ce fut une sorte de consolation pour moi, car, au souvenir de la duchesse, je sentais mon cœur épris chaque jour davantage.

Un matin, mon médecin entra dans ma chambre. Il venait me faire sa dernière visite, une jeune fille l'accompagnait.

—Mylord, me dit le digne praticien qui m'avait fait oublier mes trois amis de Londres, voici une jeune fille qui désire vivement vous parler, et j'ai pris la liberté de l'amener.

Cela dit, il se retira discrètement à l'écart.

—Approchez, ma belle enfant, dis-je en m'adressant à la jeune fille qui s'avança timidement. Vous avez à me parler ?

—Oui mylord.

—De quelle part ?

—De la part d'une dame...

—D'une dame de la ville ? dis-je avec un étonnement d'autant plus grand que je ne connaissais personne à Bâle.

—Oh ! non ! répondit la jeune fille.

—D'une dame étrangère alors ?

—Oui, mylord.

Mon cœur battait avec violence.

—Et... où est cette dame ? demandais-je.

—Elle est partie.

—Partie ?

—Depuis plus de quinze jours.

—Ah !... Qui donc est cette dame ? repris-je avec un trouble que je n'essayai même pas de dissimuler.

—Je ne sais pas son nom, répondit ma jeune interlocutrice. Tout ce que je puis vous dire, c'est que c'était une dame bien jolie, qui avait l'air bien triste, et qui est partie dans une belle voiture avec un beau monsieur et beaucoup de domestiques.

—Et de quelle commission vous a-t-elle chargée pour moi ?

Comme je suis la nièce de la propriétaire du logement qu'elle habitait, elle me voyait souvent. La veille de son départ, elle me fit venir et elle me remit une lettre pour vous.

Mon cœur battait à tout rompre.

—Et cette lettre, où est-elle ? demandai-je.

—La voici, mylord.

La jeune fille me tendit un petit billet que je saisis avec avidité.

—Pourquoi ne m'avoir pas remis cette lettre plus tôt ? dis-je avec impatience.

—Oh ! monsieur. Cette dame m'avait bien recommandé de ne vous donner cette lettre que quand vous seriez complètement guéri. Tous les jours je demandais de vos nouvelles au docteur, et c'est ce matin seulement qu'il m'a dit que vous n'étiez plus malade.

La jeune fille, en achevant ces mots, me salua et sortit.

Je brisai le cachet de l'épître que je tenais entre les mains, et qui, je n'en pouvais douter, était bien de la duchesse de Sandoval.

Cette épître, la voici, Robert, continua sir Williams en ouvrant un petit carré de papier plié en quatre.

Robert prit la lettre et l'ouvrit. Il lut à demi-voix :

*Sir Williams, vous êtes noble et brave, je le sais.*

*Peut-être ai-je compris mieux que vous même ce qui se passait au fond de votre cœur.*

*Le danger ne vous effraye pas, et j'ai besoin de vous ; donc, cherchez à me revoir, et vivez pour me prêter l'appui que je réclame.*

Régine.

—Cette lettre, mon cher Robert, bouleversa mes idées, reprit sir Williams. J'aimais la duchesse, et après m'avoir accordé le souvenir, il me semblait qu'elle me donnât l'espérance. Je résolus donc de vivre, ainsi qu'elle me l'ordonnait.

L'existence m'apparut sous un jour nouveau. Je pouvais être utile à une femme qui réclamait mon appui, je n'avais plus le droit de mourir.

—Oui, m'écriai-je dans un premier transport d'amour, oui, je vivrai, et dussé-je fouiller la terre jusqu'en ses profondeurs, je reverrai Régine, et je lui dirai que je l'aime !

Mes forces étaient revenues, je ne voulus pas séjourner une heure de plus à Bâle, et je m'élançai sur la route de Paris. Je n'avais aucun indice sur le pays vers lequel s'était dirigé le duc de Sandoval, mais il me semblait que, dans la grande ville, j'obtiendrais facilement tous les renseignements désirables.

Avant de partir, j'avais écrit à Tony de suspendre les travaux concernant son appareil, et de venir me rejoindre au plus vite. La vie m'apparaissait belle et émouvante, je voulais empêcher mon fidèle serviteur de commettre le crime que j'avais rêvé moi-même.

J'aimais, Robert ! j'aimais de toute la force d'un amour irrésistible, rendu plus impérieux et plus vivace encore et par la difficulté des recherches auxquelles j'allais être contraint à me livrer, et par le danger que l'épée du duc faisait planer sur ma tête, et par la certitude enfin de voir la duchesse saluer mon arrivée près d'elle comme celle d'un libérateur.

XVII

LES DENTS DE L'AMOUR

—Mon cher commandant, continua sir Williams, tandis que Robert prêtait au récit de son ami une attention manifestement croissante, mon cher commandant, il existe dans votre langue française un adage qui dit : *On n'aime bien qu'une fois.*

En dépit d'un autre adage qui prétend que les proverbes sont la sagesse des nations, l'affirmation que je viens de vous citer est parfaitement fautive.

La première fois que l'on aime, on aime mal, et d'autant plus mal qu'il est fort rare que l'on sache bien placer son premier amour.

L'homme, la première fois qu'il sent battre son cœur, aime de toutes ses forces il est vrai, mais il se laisse entièrement subjugué par le sentiment qui s'empare de toutes ses facultés, qui fait fonctionner toute sa machine dans l'unique espoir d'atteindre un seul but, négligeant tout ce qui paraît étranger à ce but vers lequel il aspire.

Dans ce cas, l'homme obéit à un besoin de la nature plutôt qu'à une

passion véritable, et, pour me servir d'une comparaison triviale, mais qui rend admirablement ma pensée, je vous dirai, Robert, que le premier amour perce dans le cœur comme la première dent perce dans la bouche.

La première dent, la première des dents de lait, ainsi qu'on l'appelle, détermine, pour parvenir à percer la chair des gencives, des convulsions et des spasmes, elle cause une sorte de perturbation générale dans l'organisme, et elle fait naître avec elle les premières douleurs véritables du corps.

Puis, au bout de quelques années, cette dent tombe d'elle-même ; quel qu'une, plus tenace, doit être extirpée violemment, mais enfin, tenace ou non, elles font toutes place à celles qui leur succèdent et qui doivent rester.

Or, si la première dent est la première douleur de la première enfance, le premier amour est aussi la première douleur de la première jeunesse.

Pour éclore dans le cœur, il le torture et le fait saigner, lui imprimant ses premiers battements. Et cependant, cet amour n'est pas plus immuable que ne l'est la première dent de lait.

Après quelque temps d'existence, il s'ébranle et tombe de lui-même. Quelquefois, il est vrai, il faut l'arracher, mais le vide qu'il laisse est promptement comblé.

Le cœur ne tarit pas et ne se dessèche jamais, Robert.

Les gens qui prétendent le contraire sont des insensés qui ne connaissent pas ce dont ils parlent ou des orgueilleux qui posent par sottise.

Dans la première jeunesse on gaspille les trésors du cœur comme on prodigue les richesses du patrimoine.

Il arrive une heure où la caisse se trouve à sec, où le cœur devient un moment aride, mais cette sécheresse n'a qu'un temps, cette aridité n'est que momentanée. C'est un arrêt nécessaire, c'est un besoin de repos qu'éprouve l'existence, et ce repos lui rend des forces plus grandes encore.

Dans le premier cas, c'est à la raison et au travail à réparer le désastre ; dans le second, c'est à la nature à agir, et comme elle est plus puissante que les facultés humaines, elle répare plus vite et mieux.

Pour une illusion perdue, elle en prodigue vingt nouvelles.

Des illusions, mais on en a toujours, on en a jusqu'au dernier moment de la vie, on en a jusqu'au bord même de suicide !

Le dégoût des choses et des gens de ce monde qui conduit sur le seuil de la tombe et pousse à en soulever le couvercle pour regarder dans l'éternité, n'est qu'une maladie morale résultant d'une maladie physique et non de la perte de ces illusions sans lesquelles on ne saurait même pas mourir.

La preuve en est qu'on croit trouver le calme et le repos en cherchant la mort, n'est-ce pas ? Qui peut dire que cela ne soit pas une illusion suprême ? A coup sûr, ce n'est qu'une supposition motivée par le désir.

Donc la cervelle est pleine d'illusions ; mais si à vingt ans on sent et on ne raisonne pas, à trente on raisonne et l'on sent encore.

L'illusion de l'homme de trente ans est plus tenace que celle de l'homme de vingt, parce qu'elle s'appuie sur l'orgueil, ce grand moteur de la machine humaine.

On croit être plus sage parce qu'on a plus vécu, on croit être moins sujet à s'égarer, parce qu'on connaît davantage la route de la vie, on se croit désillusionné, en un mot, parce que l'on prend ses illusions pour des réalités.

Or, Robert, l'amour n'existant que par le fait des illusions, n'est lui-même qu'une illusion perpétuelle.

Il faut donc conclure de ce que je viens de vous dire, que l'amour qui survient au cœur âgé de trente ans est plus puissant ou plus enraciné, si vous voulez, que celui qui est venu au cœur âgé de vingt ans.

—Cela peut s'expliquer, Williams, dit le chef d'escadron, parce qu'à trente ans l'homme sent plus fortement qu'à vingt. Ses douleurs sont plus vives, ses joies plus grandes, ses émotions plus contenues...

—Et ses illusions plus grandes encore, je le répète, mon cher, parce qu'elles s'étaient sur le raisonnement. Au reste, je ne veux pas discuter les causes, je ne veux démontrer que l'effet.

—Et vous en concluez ?

—Que le second amour qui s'empare toujours du cœur l'homme est plus solide que le premier, comme les dents de sept ans sont plus solides que les dents de lait.

Faut-il ajouter qu'il peut survenir un troisième amour comme il survient une troisième série de dents, les *dents de sagesse* ? Cet amour là devrait se nommer *l'amour de la folie*, puisqu'il naît d'ordinaire à un âge où il devient ridicule. Le point de ressemblance qu'il possède avec les dents en question est la somme de douleurs plus vives qu'il apporte avec lui.

Pour continuer la comparaison jusqu'au bout, il faut dire encore que la vieillesse perd en même temps et les unes et l'autre.

Bref, mon cher commandant, nier que le cœur de l'homme puisse ressentir deux amours, serait nier l'évidence, et le second, suivant moi, ou pour mieux dire, suivant les observations que j'ai faites à cet égard, le second, Robert, est au-dessus du premier comme un tableau achevé est au-dessus d'une ébauche.

—Etes-vous de mon avis ?

—Mon cher Williams, votre proposition prête énormément à la controverse et, j'avoue, en toute humilité, que mes études en pareille matière sont trop pauvres pour qu'il me soit permis de discuter. Sur quoi vous appuyez-vous encore pour supposer que le second amour soit supérieur au premier ?

—Sur ceci, cher ami : le but de l'amour n'est-il pas le bonheur naturel de deux êtres créés ?

—Sans doute.

—Vous reconnaissez la vérité de mon point de départ alors ?

—Parbleu !

—Eh bien ! dans l'élan d'une première passion, ce point de départ est absolument faux.

La fougue qui s'empare de l'homme lui fait dépasser le but, car ce qu'il aime avant tout c'est l'amour lui-même, bien plus encore que la femme qui l'a fait naître.

La raison est exilée du cerveau et fait place à la fièvre. On souffre et l'on fait souffrir. On se tue quelquefois à la suite d'un premier amour, jamais à la suite d'un second.

Cela prouve-t-il qu'on aime mieux la première fois ? Non. Cela prouve seulement que le degré de folie est plus intense.

Aimer réellement, c'est vouloir le bonheur de la personne qu'on aime, c'est éloigner d'elle avec un soin

minutieux tout ce qui pourrait ternir ce bonheur, c'est, en un mot, offrir chaque jour le sacrifice de soi-même, ce dont est incapable une passion fiévreuse qui, le plus souvent, nous fait agir et parler en sens inverse de notre volonté et de notre pensée.

Pour aimer réellement, il faut donc raisonner son amour. Or, pour raisonner son amour, il ne faut pas se laisser entraîner complètement par lui ou du moins il faut être assez fort pour parvenir à le dominer.

L'amour est une science qui exige un apprentissage, une première école, et, comme la science infuse n'est nullement de la nature humaine, il faut apprendre pour parvenir à savoir.

Eh bien ! quand on sait, on n'aime déjà plus ce que l'on vient d'aimer : la science a coupé le cou au premier amour et se nourrit de son cadavre.

Donc, j'en reviens à mon point de départ, et j'en conclus définitivement que l'homme n'aime bien que pendant la période d'un second amour, car alors il appuie sa folie, puisque folie il y a, de tout le poids de son expérience et de sa raison, et qu'une folie raisonnée est incontestablement supérieure à une folie instinctive.

—Ce qui veut dire, Williams, que l'amour d'un homme qui a déjà senti battre son cœur, doit plus flatter l'orgueil de la femme à laquelle il le donne, que s'il jetait aux pieds de cette femme les prémisses de sa passion.

—Vous êtes dans le vrai.

—Eh bien ! soit ! j'adopte vos conclusions.

—Et vous me pardonnez ce petit cours de psychologie ?

—Parbleu !

—Alors, passez-moi un cigare. Là, dans la coupe près de vous...

—Voici, répondit Robert, en offrant un regalia à son ami. Et, continua-t-il, c'est ce second amour que votre cœur ressentit pour la belle duchesse.

—Oui, Robert, et si je vous ai expliqué si longuement mes théories amoureuses, cela n'a été que pour vous faire mieux comprendre la force des sentiments qui m'agitaient.

XVIII

UN COUP DE MER.

—Maintenant, je reprends mon récit, dit sir Williams après un léger silence.

Je vous ai dit qu'en quittant Bâle, j'écrivis à Tony de venir me rejoindre et que je me dirigeai vers Paris. A peine arrivé, je me mis à fouiller la grande ville. En moins de huit jours je fus convaincu de l'inutilité de mes recherches. Le duc de Sandoval et sa belle-sœur n'avaient pas traversé la France.

Où étaient-ils allés ? Là était la question à résoudre. En Espagne peut-être ? Je résolus de m'y rendre immédiatement.

La veille de mon départ, Tony arriva. Sa vue me fit plaisir.

—Tony, lui dis-je, il faut remettre à d'autres temps notre partie de plaisir. Je suis momentanément du moins, raccommodé avec la vie.

—Mylord dit vrai ? s'écria le brave garçon.

—Mais oui.

—Que le ciel soit béni alors !

—Comment, Tony, n'auriez-vous plus vous-même le désir du suicide ?

—Mais je ne l'ai jamais eu, Mylord.

—Que me dites-vous-là ?

—Je dis que depuis longtemps je suivais avec inquiétude les progrès de la maladie dont Mylord est guéri maintenant.

Suite à la page suivante.